

# La prostitution au dix-huitième siècle

## Prostitution in the Eighteenth Century

LUISA MESSINA

*Chercheuse indépendante*

*luisamess84@gmail.com*

### Mots-clés

personnages ;  
femmes ; prostitu-  
tion ; roman ;  
dix-huitième siècle.

### Keywords

characters; women;  
prostitution; novel;  
eighteenth century.

La femme entretenue tient une place de premier plan parmi les personnages du roman français et, surtout, libertin au siècle des Lumières. Les femmes entretenues sont à l'époque subdivisées en filles possédant maison meublée et équipage ; filles ayant appartement meublé, leur propre équipage et chevaux de remise ; filles dans leurs meubles, sans équipage ; filles entretenues en chambre garnie ; filles entretenues en ménage avec leurs amants ; et filles gouvernantes, vivant avec des garçons.

Il faut alors faire une différence importante entre la courtisane de haut rang et la simple prostituée. Entretienue par un puissant protecteur ou allouée dans une maison close de haut rang, la courtisane est aussi une femme bien éduquée qui maîtrise la danse et d'autres activités spécifiques à perfectionner les agréments du corps et de l'esprit telles les langues et la poésie.

*La femme entretenue* has got an important place in the French novel and, especially, in the libertine novel of the eighteenth century. *Les femmes entretenues* were: privileged girls possessing furnished houses and servants; girls having a rich apartment, their own servants and horses; girls without servants; girls kept in rooms paid by their lovers; girls living together with their lovers; governesses.

There is an important difference between the courtesan and the mere prostitute. Maintained by a powerful protector or located in a high-ranking brothel, the courtesan is also a well-educated woman who masters dance and other specific activities to perfect body and mind, such as languages and poetry.

Les femmes entretenues sont plutôt nombreuses au dix-huitième siècle. Pourtant, au début du siècle, la police commence à poursuivre les filles de joie qui scandalisent le public, affichent leur vie déréglée et ruinent des hommes déjà mariés ainsi que de jeunes gens. Suite à une dénonciation, une femme entretenue peut subir la même punition qu'une prostituée : du transport du commissaire au police jusqu'à l'exil, la peine la plus douce. Les femmes qui sont, au contraire, capables de cacher leur prostitution peuvent vivre en paix à condition de ne point abuser de leur influence exercée sur leurs amants (Capon, 1902: 7-8).

D'autres filles habitent les sérails, où elles sont logées, nourries, blanchies, coiffées aux dépens de la matrone, appelée « mère », qui leur fournit tous les habillements nécessaires jusqu'aux chemises (Anonyme, 1802a : 13).

D'ailleurs, la bonne société du Grand Siècle constate l'existence de courtisanes charmantes et intelligentes, comme Ninon de Lenclos. Une fille publiquement entretenue, elle devient bientôt la maîtresse de M. Coulon, conseiller au Parlement de Paris.

Plus précisément, Mercier classe les courtisanes entre les femmes décemment entretenues et les filles publiques. N'ayant pas nécessairement une bonne éducation, les filles publiques vivent plutôt dans les bas-fonds urbains (Mercier, 1781 : 283). Dans son *Tableau de Paris*, Mercier fait le portrait de la vie pénible touchant des filles publiques qui travaillent en pleine nuit, à l'abri de l'honnêteté exigée par la société et risquent, en plus, d'avoir la charge des fruits de leur conduite libertine. Il semble que Mercier ressente une certaine pitié à leur égard :

Toutes les semaines ont en fait des enlèvements nocturnes avec une facilité qui, trop excessive, ne saurait manquer de déplaire au spéculateur politique, malgré le mépris qu'inspire l'espèce que l'on traite ainsi. Le spéculateur songera à la violation de l'asile domestique dans les heures de la nuit, à la faiblesse du sexe, aux mauvais traitements qu'il essuie, et aux inconvénients qui peuvent en résulter, ces créatures étant quelquefois enceintes ; car le libertinage ne les dispense pas toujours d'être mères. (Mercier, 1782 : 115-116)

Pourtant, la nuit peut s'avérer dangereuse pour les prostituées inconnues parce qu'elles peuvent être arrêtées par la police et condamnées à la prison : « On les conduit dans la prison de la rue Saint-Martin et le dernier vendredi du mois *elles passent à la police* ; c'est-à-dire, qu'elles reçoivent à genoux la sentence qui les condamne à être enfermées à la Salpêtrière. [...] on les juge fort arbitrairement » (116).

Laissant maintenant la prostituée communément honnie par la bonne société, le personnage littéraire de la courtisane aisée se présente donc comme une héroïne prisée non seulement de la littérature libertine française du dix-huitième siècle, mais surtout de la tradition libertine qui la célèbre en donnant lieu à ce que les critiques définissent comme « roman de la prostituée » ou « roman de fille de joie ». « La fille de joie » est emblématique des désirs et des peurs du siècle, comme les maladies vénériennes, puisqu'elle incarne la dichotomie d'une société qui aspire à de nouvelles découvertes dans les différents domaines, mais qui se cache dans l'obscurité de la nuit.

En effet, le personnage de la fille entretenue existe au cœur de la nuit en raison de sa profession qui la place officiellement en marge de la société. Remarquant leur véritable rôle social, les écrits libertins nous font connaître des courtisanes extrêmement intelligentes et déterminées, comme Aline (*La reine de Golconde*), Margot (*Margot la ravandouse*) et Juliette (*Juliette ou les prospérités du vice*) : la courtisane devient alors une femme qui rend compte aux lecteurs de sa propre existence, en évoquant les événements de sa carrière vouée aux plaisirs. Faisant levier sur l'imaginaire collectif un charme tenant presque du mythe, elle représente l'accomplissement des désirs inavouables et la rupture avec les tabous sexuels traditionnellement dictés par la société de l'époque (Van Crugten-André, 1997 : 106).

Loin d'être jugée comme une cause de dépravation et de décadence, la prostitution peut représenter une chance de promotion impliquant une ascension sociale fulgurante. Si dans la société du dix-huitième siècle les courtisanes les plus connues sont les comédiennes ou les maîtresses de Louis XV, la fiction romanesque les met à l'honneur en relatant leurs histoires. Manon Lescaut de l'abbé Prévost est l'une des plus célèbres « filles du monde » caractérisant la littérature au siècle des Lumières. Pleine de charme et de ruse, elle est prête à tromper son

amant pour réussir socialement et assurer son enrichissement matériel. Bois-Laurier, un personnage secondaire de *Thérèse philosophe*, tente d'introduire sa pupille à la carrière de courtisane, en lui expliquant qu'une bonne partie de la journée doit être dédiée au soin de sa propre personne, en commençant par le lavage du corps, suivi de la coiffure et d'habillement charmants. Le soir, la Bois-Laurier s'amuse à aller à l'Opéra pour aussi aborder de potentiels clients. C'est à l'Opéra que Thérèse fait la connaissance du comte que va l'entretenir à la fin du roman : « C'était un vendredi : vous étiez, il m'en souvient, dans l'amphithéâtre de l'Opéra, presque au-dessous d'une loge où nous étions placées la Bois Laurier et moi » (Boyer d'Argens, 2000 [1748]: 955). L'Opéra fini, Thérèse et la Bois-Laurier montent dans le carrosse du comte, mais il faut quelque temps avant que la belle Thérèse ne s'acquitte de ses préjugés pour s'adonner à son comte, avec lequel elle commence une liaison durable dès qu'elle admire des gravures libertines.

Quant à l'avenir de la courtisane, celui-ci est soit la chute, soit le chemin de la rédemption. Oubliée, elle peut sombrer dans la pauvreté ou être enfermée dans un hôpital pour femmes perdues. Par contre, l'héroïne peut choisir, comme le font Aline et Margot, un retour aux valeurs bourgeoises célébrant le travail honnête et la vertu rédemptrice.

Parmi les romans libertins focalisés sur les courtisanes qui agissent au cœur de la nuit, *Thémidore* (1744) relate la formation sexuelle d'un jeune homme appartenant à la haute aristocratie. Avant d'opter pour un mariage de raison, Thémidore passe du temps avec des courtisanes, en compagnie d'un de ses amis. À la tombée de la nuit, Thémidore constate que son ami disparaît avec Laurette, charmante courtisane : « La nuit me cacha ce qui se passait entre Laurette et mon ami, ainsi je serai aussi discret que son ombre » (Godard d'Aucour, 2000 [1744] : 517). Le jeune libertin ne tardera pas à déclencher la colère de son père quand il commence à fréquenter assidûment l'appartement de la courtisane Rozette au cœur de la nuit pour échapper au contrôle paternel. À partir du moment où Thémidore fait un mariage de raison, il fait ses adieux aux plaisirs libertins. De son côté, la même courtisane Rozette renonce aussi à sa vie futile en épousant un veuf riche.

Le même sort se retrouve dans *La tourière des carmélites* (1745) qui se centre sur l'histoire d'une fille entretenue qui, après avoir renoncé à une conduite libertine, évoque les excès de son passé lascif pour mettre en garde. Lors de sa carrière de courtisane, Agnès rappelle l'orgie se déroulant en pleine nuit où les plaisirs de la bonne chère et du sexe se confondent :

Ce nouveau genre de débauche me donna quelque goût pour les plaisirs recherchés. J'imaginai depuis plusieurs attitudes qui m'on fait quelque honneur dans le monde, et que je n'ai point la vanité de décrire ici. Tout allait bien jusque-là, quand nos mousquetaires à force de boire s'achevèrent si bien que, la nuit étant avancée, il ne fut plus possible de s'en défaire. (Meusnier de Querlon, 2000 [1745] : 600)

Cette expérience nocturne liée à d'autres va pousser Agnès à choisir un travail honnête et, ensuite, une vie consacrée à Dieu.

Une destinée similaire touche Margot, protagoniste du roman éponyme *Margot la ravandouse* (1748). Dès son adolescence, Margot est encline aux plaisirs les plus variés au point de devenir courtisane chez Madame Florence à Montmartre ainsi qu'une comédienne appréciée du public. Sa profession lui sert à être entretenue par des hommes provenant de différentes couches sociales. Margot jouit de l'ardeur d'un prêtre qui passe la nuit avec elle en cachette des autres religieux : « Le bon prêtre fit pendant la nuit et fort avant dans la journée des miracles de

nature. Lorsque énervé, outré de fatigue, il semblait prêt à succomber sous le plaisir, aussitôt son imagination luxurieuse, inépuisable en ressources, lui prêtait de nouvelles forces » (Fougeret de Monbron, 2000 [1748] : 822).

Margot prend enfin le parti de se consacrer à une vie rangée à côté de sa mère et de devenir une femme sage et vertueuse.

Ce schéma narratif passant de la débauche de la nuit à la piété du jour concerne aussi l'héroïne Aline dans *La reine de Golconde* (1761). L'ingénue Aline, protagoniste du roman, a été séduite par un riche aristocrate dont elle devient la maîtresse attitrée. Elle est ensuite marquise et enfin reine du lointain royaume de Golconde. Son premier amour évoque l'innocente adolescence d'Aline bien qu'il ait eu d'autres maîtresses : « L'amour fuit les alcôves dorées et les lits superbes, il aime à voltiger sur l'émail des prairies et à l'ombre des vertes forêts. Mon bonheur se borna donc à passer la nuit entre les bras d'une jolie femme ; mais elle ne s'appelait et n'était plus Aline » (Boufflers, 2005 [1761] : 211). À la fin du roman le personnage masculin et Aline se rencontrent et se souviennent de leur passé libertin, désormais devenu un souvenir plaisant.

La même parabole est présentée dans le roman homonyme *Mémoires de Suzon* (1778), considéré comme la suite naturelle de *Dom B\*\*\*, portier des Chartreux* (1741). Le roman appartient aux romans-mémoires que les auteurs masculins ou anonymes vont attribuer aux femmes en jetant les bases du topos de la courtisane qui écrit. La protagoniste est ici Suzon que la luxure pousse des bras féminins vers de vigoureux corps masculins appartenant à n'importe quelle classe sociale. Le sort de la jeune femme est pourtant tragique parce qu'elle meurt dans un bordel à cause de la vérole, considérée comme la juste punition due à une vie lascive. Dans les romans exaltant le sort des courtisanes, seulement quatre femmes connaissent un destin tragique et punitif : *Javotte* (1757), *La Bourbonnaise* (1768), *Les Mémoires de Suzon* (1778) et *Hortense* (1796) (Cortey, 2001 : 201).

Passant maintenant aux œuvres libertines de la fin du dix-huitième siècle, *Les nuits de Paris*, commencées en 1788, attestent du contexte socioculturel entre l'Ancien Régime et la Révolution. Pendant ses promenades nocturnes, Rétif de la Bretonne retrace des histoires concernant plusieurs courtisanes, telle que Naïs, qui avoue qu'elle était devenue courtisane pour avoir la chance de retrouver l'homme aimé, mais marié par raison : « [...] elle déclara qu'elle renonçait au mariage, pour se faire courtisane. C'était dans l'espérance d'avoir un jour pour amour celui qu'elle n'avait pu favoriser comme époux, qu'elle embrassa un état qui n'était pas déshonorant pour une fille consacrée au culte de Vénus » (Rétif de la Bretonne, 1788 : 62).

Ainsi, Rétif de la Bretonne ne juge pas la profession de courtisane dont l'image voluptueuse occupe le sommeil de son prétendant Épiménide, qui passe la nuit à rêver de sa belle : « La nuit, retiré dans sa demeure rustique, il y était poursuivi par l'image de Naïs : le sommeil lui retraçait la belle prêtresse, avec tous ses charmes » (74-75).

Pourtant, la nuit devient moins galante, plus cauchemaresque pendant la Révolution parce que la poursuite de plaisirs plus délicats, autrefois réservés exclusivement au clergé et à la noblesse, cède le pas à une sexualité plus grossière et populaire qui procède de pair avec toute la violence révolutionnaire : le dieu Hercule devient, par exemple, emblématique de la vigueur populaire saine s'opposant à la débauche aristocratique malsaine. L'une des œuvres les plus significatives de la période est certainement centrée sur le personnage de Justine sur lequel Sade revient plusieurs fois. La parution de *Justine ou Les malheurs de la vertu* (1791) est accompagnée de sa suite, *La nouvelle Justine ou Les malheurs de la vertu suivie de Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice*

(1797) qui décrit la violence des vices. Cette œuvre retrace l'histoire de Juliette, qui fait l'expérience de la prostitution, de l'empoisonnement et du crime sans remord.

Les courtisanes sont nombreuses dans la littérature libertine puisque les maisons de prostitution prospèrent tout au long du dix-huitième siècle. L'augmentation des naissances illégitimes sous le règne de Louis XVI implique un moindre contrôle de la sexualité par la société et, plus précisément, par l'Église catholique, qui avait imposé le respect du sixième commandement au dix-septième siècle. Dès 1789 la fréquence des naissances hors mariage double tandis que la fécondité légitime se réduit de façon considérable (Dupâquier, 1979 : 113-114). Les adresses des maisons closes parisiennes sont bien connues : la Desrameau habite rue des Boucheries au faubourg Saint-Honoré, la Dupuis rue Popincourt puis rue de Vendôme (actuelle rue Béranger), la Dubuisson rue du Ponceau, la Lavarenne rue Feydeau, la Gourdan rue Saint-Sauveur, la Héquet cul-de-sac Saint-Fiacre, la Pâris à l'hôtel du Roule, faubourg Saint-Honoré, la Brissault rue Tire-Boudin puis rue Française (Lever, 2003 : 500).

Il s'agit des maquerelles les plus célèbres de l'époque se trouvant dans les romans, les correspondances et les chansons. Leur conduite et celle des filles y vivant alimentent les scandales du siècle. Dans *La tourière des carmélites* (1745), la protagoniste Agnès arrive à ouvrir sa propre maison close qui devrait dépasser les succès tenus par les célèbres maquerelles de l'époque : « Je conduisais ainsi ma petite barque à merveille, et j'étais à la veille d'aller plus loin que la Pâris, la Maupint, la Florence » (Meusnier de Querlon, 2000 [1745] : 606).

La plus célèbre maison close du dix-huitième siècle est certainement celle créée par Madame Pâris. Même si elle fonde le premier des grands sérails parisiens, la vie de Justine Pâris est presque inconnue. On sait qu'elle est née à Corbeil au début du dix-huitième siècle. Dès sa naissance elle possède un sang plein de feu, un cœur sensible, un tempérament amoureux. Sa beauté se caractérise par une taille au-dessus de la moyenne, la peau blanche et très fine, des couleurs vives, les yeux bruns et nez à l'antique. Ayant fait la connaissance de Madame Gourdan, rencontrée lors de son emprisonnement à la Salpêtrière, elle décide d'ouvrir sa première maison de plaisir (Anonyme, 1782b : 21-23).

En 1750 Barbier avoue qu'une certaine Madame Pâris, fille d'un parfumeur, ancienne prostituée devenue ensuite maquerelle, a loué une grande maison rue de Bagneux, située dans le faubourg Saint-Germain. Sa maison abrite une douzaine de jeunes filles de seize à vingt ans qui, toutes jolies et prêtes à accueillir leurs clients, appellent leur protectrice « Bonne Maman ». En outre, cet établissement est d'autant plus singulier qu'il dispose d'un portier, d'un cuisinier, de quatre femmes de chambre pour les filles, des maîtres à écrire, de danse et de musique pour leur donner une éducation et, enfin, un chirurgien attitré pour visiter les filles tous les deux jours (Capon, 1902 : 41).

De toute façon, il est évident que Madame Pâris jouit de la protection de la police pour espionner quelques personnages étrangers. La maquerelle est pourtant invitée à respecter des règlements en échange d'un endroit où exercer tranquillement sa profession. En effet, Madame Pâris finit par créer une autre maison dans l'hôtel du Roule, situé au faubourg Saint-Honoré, qui va susciter l'admiration de ses clients fascinés par les jeunes filles et l'élégance de la maison : l'hôtel du Roule rend célèbre sa fondatrice dans le monde de la galanterie. Madame Pâris est une « femme d'environ 50 ans, d'une taille assez haute et point mal faite, mais d'une figure à faire peur, maigre et allongée, son teint est couperosé, sa peau est couverte de dartres [...] » (120).

Les prix des services sont alors bien fixés : douze livres sont nécessaires pour passer la journée avec une des demoiselles ; vingt-quatre livres par homme pour y souper et un louis

pour jouir du souper et d'une jolie fille. Il arrive même qu'il faille écrire à Madame Pâris pour faire une réservation et laisser des arrhes d'avance. Elle fait répondre par sa nièce, qui lui sert de secrétaire, si elle peut les recevoir ou non. Les mêmes Lumières ne sont pas insensibles à cet endroit rare quant à la qualité de son aménagement qui fait du bruit à Paris grâce aux jeunes gens qui le fréquentent et principalement des étrangers, qui y vont souper au sortir du spectacle. Du reste, Casanova nous laisse une description détaillée de l'hôtel du Roule qu'il fréquente assidument après son arrivée à Paris en 1750 :

L'hôtel du Roule est fameux à Paris. En deux mois que j'y habitais je ne l'avais encore vu, et j'en avais la plus grande curiosité. La maîtresse femme qui avait pris cet hôtel l'avait très bien meublé, et y tenait douze à quatorze filles choisies. Elle avait un bon cuisinier, des bons vins, des excellents lits, et elle faisait accueil à tous ceux qui allaient lui faire des visites. Elle s'appelait Madame Pâris, elle était protégée par la police ; elle était à une certaine distance de Paris, de sorte qu'elle était sûre que ceux qui iraient chez elle seraient des gens comme il faut, car c'était trop loin pour y aller à pied. La police de chez elle était excellente ; tous les plaisirs étaient taxés à un prix fixe, et pas cher. On payait six francs pour déjeuner avec une fille, douze francs pour y dîner, un louis pour souper et coucher. C'était une maison réglée, et on en parlait avec admiration. Il me tardait d'y être, et je trouvais qu'elle valait mieux que la garenne. (Capon, 1902 : 41)

Deux ans après son déplacement au faubourg Saint-Honoré, Madame Pâris est obligée d'abandonner son activité suite à une sombre affaire déterminant son arrêt au Châtelet. La marquise d'Argenson annonce la nouvelle avec joie, en disant que la société peut accepter les prostituées, mais plus leurs maquerelles :

La m[aquerelle] Pâris, et celle à qui elle avait vendu ses pratiques, vient d'être mise au Châtelet pour avoir séduit une jeune personne de famille âgée de douze ans. Sans être ennemi de la nature, j'ai toujours pensé que les [putains] pouvant être tolérées, les m[aquerelles] devaient essayer la plus grande rigueur des lois. (Voyer d'Argenson, 1865 : 109)

L'autre maison close très renommée appartient à Marguerite Stock, épouse Gourdan. Marchande de mode, Mademoiselle Stock souhaite bientôt se dédier à un métier plus lucratif et finit par fréquenter les maisons de débauche jusqu'au moment où elle épouse François Didier Gourdan, capitaine général des Fermes. Suite à son veuvage précoce, elle monte un établissement public, rue Sainte-Anne en 1759. Installée assez confortablement, elle envoie Mademoiselle Martin chez M. le Comte Dubarry pour le compte de M. le duc de Richelieu qui en fait sa renommée qui suscite l'attention du duc de Chartres. En 1763 Madame Gourdan demeure rue Comtesse-d'Artois, d'où lui vient son surnom de *Petite Comtesse* (Capon, 1902 : 177-178). Pendant trente années, de 1754 jusqu'à sa mort en 1787, cette femme joue un rôle important dans le monde de la prostitution parisienne. À la suite d'un incendie en 1768, elle s'établit dans une maison ayant le même succès. Pourtant, sa participation à l'affaire d'Oppy lui vaut une condamnation par contumace en 1775 (Benabou, 1987 : 247-248).

Devenue l'une des plus célèbres entremetteuses du dix-huitième siècle, Madame Gourdan alimente une riche littérature contemporaine à sa carrière. Après avoir eu un certain succès

comme femme entretenue, elle dispose d'une maison où elle accueille des pensionnaires, des filles, venant des chœurs de l'Opéra, des figurantes, des danseuses de la Comédie et des filles mal entretenues.

On décrit l'habileté de Madame Gourdan à convaincre des jeunes filles en raison de la protection dont elle jouit à Paris :

Madame Gourdan est capable de gagner la confiance des femmes et de parvenir à les rendre dociles aux propositions séduisantes qu'elle leur fait. Ce talent de trouver un prix pour acheter une personne lui procure la connaissance et la protection des personnes les plus distinguées de la cour et de la ville, des magistrats, des évêques et même des princes de sang. (Anonyme, 1802a : 45-46)

Elle arrive même à donner l'inspiration pour *La Correspondance de Madame Gourdan* (1783) qui se configure comme un ensemble de petites pièces écrites par les jeunes prostituées ou par les clients de la maison. La publication de cette œuvre déclenche un scandale parce qu'il n'est pas difficile de reconnaître des personnalités de l'époque bien qu'aux véritables noms des clients soient substitués des pseudonymes et des astéronymes.

Devenue l'un des personnages féminins préférés des écrivains français du dix-huitième siècle, la courtisane bouge au cœur de la nuit puisque la prostitution est censée préserver la vertu des femmes honnêtes. Dans les romans-mémoires libertins du dix-huitième siècle, l'essor de la courtisane romanesque a une double valeur : d'une part, elle est un personnage de fiction et, d'autre part, la narratrice de sa splendeur et, parfois, même de sa misère. La courtisane est donc capable de maîtriser sa vie en choisissant de travailler pour une maquerelle, de se mettre à son propre compte ou de renoncer à jamais aux plaisirs libertins. Quand elle fait le choix de mener une vie respectable, la courtisane repentie, telle Rozette, s'adonne à un travail diurne honnête.

## **BIBLIOGRAPHIE :**

### **Œuvres**

ANONYME (1778). In Patrick WALD LASOWSKI (coord.), *Romanciers libertins au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Tome I. Paris : Gallimard.

BOUFFLERS, Stanislas-Jean (2005). *La reine de Golconde*. In Patrick WALD LASOWSKI (coord.), *Romanciers libertins au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Tome II. Paris : Gallimard.

BOYER D'ARGENS, Jean-Baptiste (2000). *Thérèse philosophe*. In Patrick WALD LASOWSKI (coord.), *Romanciers libertins au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Tome II. Paris : Gallimard.

FOUGERET DE MONBRON, Louis-Charles (2000). *Margot la ravaudeuse*. In Patrick WALD LASOWSKI (coord.), *Romanciers libertins au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Tome I. Paris : Gallimard.

GODARD D'AUCOUR, Claude (2000). *Thémidore*. In Patrick WALD LASOWSKI (coord.), *Romanciers libertins au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Tome I. Paris : Gallimard.

MERCIER, Louis-Sébastien (1781). *Tableau de Paris*. Tome I. Hambourg-Neuchatel : Virchaux et Fauche.

MERCIER, Louis-Sébastien (1782). *Tableau de Paris*. Tome III. Amsterdam : s.n.

MEUSNIER DE QUERLON, Anne-Gabriel (2000). *La tourière des carmélites*. In Patrick WALD LASOWSKI (coord.), *Romanciers libertins au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Tome I. Paris : Gallimard.

RÉTIF DE LA BRETONNE, Nicolas-Edme (1788). *Les nuits de Paris ou le spectateur nocturne*. Tome I. Paris : s.n.

SADE, Alphonse Donatien François, Marquis de (1995). *Justine, ou Les malheurs de la vertu*. Paris : Gallimard.

SADE, Alphonse Donatien François, Marquis de (1797). *La nouvelle Justine ou Les malheurs de la vertu suivie de Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice*. Tome VI. Hollande.

### Études

ANONYME (1802a). *Les sérails de Paris ou Vies et portraits des dames Pâris, Gourdan, Montigni et autres appareilleuses*. Tome I. Paris : Hocquart.

ANONYME (1802b). *Les sérails de Paris ou Vies et portraits des dames Pâris, Gourdan, Montigni et autres appareilleuses*. Tome II. Paris : Hocquart.

ARGENSON, René-Louis de Voyer, Marquis de (1865). *Journal et mémoires du marquis d'Argenson*. Tome VII. Paris : Renouard.

BENABOU, Erica-Marie (1987). *La prostitution et la police des mœurs au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Perrin.

CAPON, Gaston (1902). *Les petites maisons galantes à Paris*. Paris : Daragon.

CORTEY, Mathilde (2001). *L'invention de la courtisane au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les romans-mémoires des « Filles du monde » de Madame Mebeust à Sade (1732-1797)*. Paris : Éditions Arguments.

DUPÂQUIER, Jacques (1979). *La population française aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris : P.U.F.

LEVER, Maurice (2003). *Anthologie érotique. Le dix-huitième siècle*. Paris : Laffont.

VAN CRUGTEN-ANDRÉ, Valérie (1997). *Le roman du libertinage, 1782-1815 : redécouverte et réhabilitation*. Paris : Champion.